



Jan De Cock

[Evelyn]

Bienvenue dans le cinquième épisode de notre podcast. La semaine dernière, nous avons reçu la visite de Sander Herremans. En tant qu'humaniste libéral, il s'est inspiré de diverses rencontres et expériences.

Par exemple, il a apporté la sagesse d'autres religions et philosophies. Et il se dit lui-même un athée convaincu. Aujourd'hui, nous sommes invités à Westmalle chez Jan De Cock.

Nous sommes ici dans un ancien monastère qui a fonctionné comme une maison ouverte pour les personnes qui en avaient besoin ces dernières années. Avec un peu de bruits d'oiseaux qui gazouillent en arrière-plan et des sons joyeux du jardin d'enfants d'à côté.

Jan, merci d'être notre invité.

[Jan] :

Tout à fait.

Nous allons commencer tout de suite. Pouvez-vous vous présenter. Qui êtes-vous et que faites-vous ?

[Jan]

Je suis donc Jan De Cock. Je travaille actuellement à temps partiel en tant qu'aumônier d'hôpital ici à AZ Voorkempen et le reste du temps, je le passe à travailler dans une petite organisation à but non lucratif Without Walls. Il s'agit d'une connexion, d'une guérison entre les auteurs et les victimes.

Nous avons quelques projets dans des prisons au pays et à l'étranger. C'est là que va la plupart de mon temps en ce moment.

[Evelyn]

Peut-être pouvez-vous nous en dire un peu plus sur Without Walls, ce qu'est exactement cette organisation ?

[Jan]

Cette organisation a vu le jour après mes pérégrinations dans les prisons du monde. En 2001-2002, j'ai passé douze mois dans des prisons sur différents continents. Sur la base de l'idée, puis-je me rapprocher encore plus du cœur de l'homme ou de la femme détenu ?

Parce que je connaissais un peu le domaine. J'ai travaillé avec des prisonniers pendant quinze ans, principalement au Chili. Et pour être vraiment proche des gens, je pense qu'il est essentiel d'essayer de les comprendre le mieux possible.

Alors, dormir dans une prison pour la première fois après quinze ans a tout bouleversé pour moi. Et certainement rapproché du cœur des prisonniers. Mais ce tour du monde s'est terminé par un séjour d'un mois dans une prison au Congo.

Et j'ai vécu des expériences d'enfer. Mais si je devais en choisir une, la prison de Butembo au Nord-Kivu serait très proche de l'enfer. Cette prison était sur le point de s'effondrer.

Il n'y avait pas d'eau courante. Il y avait en moyenne deux décès par semaine. Et au bout d'un mois, le réalisateur demande de l'aide.

Quand je sors de prison, il dit, il dit 'Aidez-nous'. Et si je demande, que puis-je faire ? Puis il a dit, trouvez-nous 250 000 \$ et nous construirons une nouvelle prison. Et c'est en fait le début de Without Walls. Des amis m'ont dit : « Jan, tu ne peux pas tirer ce chariot tout seul, n'est-ce pas ? » Construisons une organisation à partir de zéro.

Et puis nous sommes partis sur la route avec notre histoire pendant plusieurs années. En fin de compte, cela a conduit à la création de la prison. Et Without Walls se serait mis sur la carte, aussi petite soit-elle.

Les Boliviens avaient eu vent de cela. Et c'était un deuxième projet. Ensuite, nous avons réuni les fonds pour la construction d'une bibliothèque et de serres dans un centre de détention pour mineurs à La Paz.

Mais à un moment donné, tout le côté victime se joint à eux, parce que l'une des co-fondatrices de Without Walls est Hilde. Et cette femme m'a contacté pour me demander si je voulais l'accompagner pour rendre visite à l'auteur du meurtre de sa sœur. Nous y sommes allés trois fois.

Oui, cette incarnation du côté victime et de tous les soins qui l'accompagnent, a fait que Without Walls représente une prise en charge non seulement pour les détenus, mais aussi pour les victimes. Et puis le miracle, cette pollinisation croisée, que très souvent nous ne récupérons que si nous incluons vraiment tous les groupes. Et c'est ce que Without Walls représente aujourd'hui.

Nous continuons à collecter des fonds pour des projets au pays et à l'étranger. Mais nous organisons aussi des ateliers. Nous rassemblons beaucoup de ces gens. Surtout à cet endroit. Certains ateliers ont eu lieu ici, là où nous sommes maintenant. Une fois, nous avons fait un atelier de jeu de ukulélé, avec des auteurs et des victimes.

L'un des derniers ateliers a été un bain de forêt. Vous voyez, nous sommes entourés par le bonheur des arbres et de la forêt. Alors quelqu'un nous a accompagnés, dans les bois, une expérience de trois heures. Tous les sens, percevant les feuilles, les arbres, les écorces, les châtaignes. Et oui, cela connecte les gens à merveille. Vous ferez ensuite une cérémonie du thé entre les arbres à la fin. C'est aussi quelque chose que Without Walls représente.

Et ce qui mérite d'être mentionné : chaque année, nous nous joignons à la lutte contre la peine de mort. Le 10 octobre, Journée internationale de la peine de mort, Sans murs organise une activité pour mettre ce sujet à l'honneur.

Cette année, Michael Lapsley, l'ancien aumônier de l'ANC d'Afrique du Sud, donnera son témoignage. À l'époque, il a été victime d'une lettre piégée, dans laquelle il a perdu ses deux bras et un œil. Depuis, toute sa vie a été marquée par la réconciliation. Il présente donc un argument solide contre la peine de mort.

Mais dans le passé, nous avons eu un jeune Norvégien qui a survécu à la tragédie d'Utöja. Là où Anders Breivik a tué tant de jeunes. Björn Magnús est l'un des survivants. L'une de ses citations ce soir-là était : « Je refuse de qualifier Anders Breivik de monstre. Si je fais ça, je me déshumanise.

Et c'est ainsi que nous avons eu Abba Gaël une fois. Une mère était également très âgée à l'époque, dont la fille et le gendre avaient été assassinés. Et qui, même après huit ans de lutte, d'enracinement et de lutte contre, a également pris la décision de rendre visite à cet auteur. C'était à Saint-Quentin, la grande prison de San Francisco, où cet homme *était dans le couloir de la mort*. Et elle est aussi venue avec un témoignage : « ce n'est qu'à partir du moment où j'ai pu le regarder dans les yeux, que la guérison a vraiment commencé pour moi ». So Without Walls représente vraiment cette pensée de récupération. Ça n'en a pas l'air, mais c'est une très petite organisation.

[Evelyn]

En effet, cela semble être une organisation très engagée. J'y vois beaucoup d'émotion, y compris un morceau sur le pardon et autres. De plus, dans votre travail, il y a aussi un facteur très attentionné en tant que pasteur. D'où cela vient-il ? Notre podcast parle de croire, est-ce que cela a quelque chose à voir avec cela ?

[Jan]

Ce ne serait pas juste si je ne mentionnais pas mes parents ici. Mon nid dans lequel j'ai grandi, une famille catholique assez traditionnelle. Mes parents avaient une librairie, mais la porte était aussi ouverte aux handicapés, aux réfugiés. Enfant, nous ne pouvions pas mettre de nom dessus, mais il s'est avéré plus tard qu'il s'agissait d'exilés principalement du Chili, d'Amérique latine, à l'époque de la dictature là-bas. Mais c'est effectivement le cas. J'ai vu la grande joie de mes parents, surtout dans leur engagement avec les personnes qui sont tombées sur le bord du chemin. Et cela nous a amenés à entrer tous les cinq, j'ai quatre sœurs, dans le secteur social.

Ce n'était pas qu'il était si évident que nous l'agissions par compassion chrétienne, mais nous avons vu que la joie de mes parents avait surtout à voir avec cela. Quelque chose que je serais capable de définir encore mieux plus tard, quand un professeur chinois m'a dit, *le bonheur est l'autre*. J'ai vraiment eu l'occasion de vivre cela à la maison. Et c'est pour cela que moi, j'étais jeune, quand je suis parti au Chili en tant qu'agent de développement, pour remplacer mon service militaire, parce que j'étais objecteur de conscience. Je me suis dit, je vais travailler avec les enfants des rues pendant trois ans, mais oui, je vais transmettre ça. Si vous commencez à travailler et à vivre parmi les pauvres, cela bouleverse toute votre vie. Et aussi ma foi. C'est une blague, peut-être, et c'est dans l'Évangile, mais nous ne le prenons peut-être pas si au sérieux, mais c'est là que cela se passe.

Allez vers les gens qui nous précèdent tous, dans le royaume de Dieu. Et ce sont les douces étiquettes que j'y mets. Ils ont retenti ici à quelques reprises, les prisonniers, les malades, les réfugiés, les handicapés.

Mais là où pour moi jusque-là il s'agissait souvent, oserais-je dire, de compassion, j'ai découvert, et aussi avec la honte et la honte, avec les essais et les erreurs, que ces gens-là vous rendent très heureux, parce qu'ils vous amènent à l'essentiel. Il pourrait se tenir complètement debout, à côté de l'horreur de l'oppression et de l'injustice, bien sûr. Nous en avons tous fait l'expérience, de la torture et des menaces de mort. Mais le fait que ces gens restent fermes, avec les valeurs de simplicité, de solidarité et de joie, cela m'a tellement aspiré dans cette aventure religieuse que j'ai voulue en faire quelque chose de plus.

J'ai ensuite étudié la théologie de la libération. Et je veux vraiment le mentionner. Celles qui m'ont inspirée à le faire sont principalement les femmes des disparus. Je suis arrivé au Chili en pleine dictature de Pinochet. Et dans ces communautés de base, j'étais vraiment fascinée par ces femmes, dont beaucoup ne savaient ni lire ni écrire, mais qui se rencontraient régulièrement, parfois clandestinement, et qui se faisaient lire la Bible par l'une d'entre elles. Et que ces femmes aient dit : « Mais cette histoire, c'est la nôtre, cette femme est toujours là, et nous sommes le peuple opprimé, nous sommes les protagonistes de cette histoire ! »

Cela m'a beaucoup déclenché. Et j'ai vu que beaucoup de ces femmes ont pu survivre grâce à leur foi. Leurs maris ont été arrêtés, ont disparu, et elles ont dû partir avec cinq, six, sept enfants, et elles n'ont pas baissé les bras. Et qu'ils disaient encore, Dieu est avec nous, oui, la foi a vraiment pris forme pour moi là-bas, et j'ai vu ce que rompre le pain signifie vraiment, vraiment. Je dois donc beaucoup à ces gens quand il s'agit de mon trésor de foi.

Si vous me le permettez, je voudrais ajouter quelque chose à cela, parce que j'ai nommé les prisonnières, les épouses des disparus. Pour moi, les malades jouent également un rôle crucial à cet égard. Après mes pérégrinations dans les prisons du monde et mon séjour dans les prisons du Congo, j'avais reçu une invitation à participer à un projet, un projet médical. Nous rendrons visite et examinerons sept cents prisonniers malades dans sept prisons de Papouasie-Nouvelle-Guinée. C'est là que j'ai senti l'attrait, je veux aussi faire quelque chose avec les malades. Ainsi, la théologie de la libération que j'avais étudiée, et cet appel à faire quelque chose avec les malades, m'ont conduit à entrer dans le ministère des malades.

Les versets que nous connaissons tous si bien, où les disciples demandent à Jésus : quand t'avons-nous rendu malade, connu, nu, affamé ? En prison, où sa réponse est en fait si simple : « chaque fois que vous nourrissez quelqu'un qui a faim, ou que vous accueillez un réfugié, ou que vous rendez visite à une personne malade, vous le faites avec moi ». C'est-à-dire que dans l'hôpital où je travaille, il y a environ trois cents lits. Si je travaille à l'hôpital demain, et que ce jour-là j'arrive à retourner à la prison d'Anvers, où j'ai fait du bénévolat, il y a sept cents prisonniers, que j'ai l'occasion de rencontrer le Christ mille fois en une journée.

Je serais fou de ne pas aller à l'hôpital ou en prison. Et avec cela, je me répète. Bien sûr, il s'agit d'en prendre soin, mais c'est aussi leur permettre d'enrichir votre vie de cette manière.

Et il y a tellement de joie et d'amour dans ces deux vignobles dont je parle maintenant et qui sont devenus un peu de ma vie.

[Evelyn]

Oui. Belle.

[Ben]

Vous avez déjà laissé tomber la joie à quelques reprises. Quand je me souviens de toi, c'est toujours cette idée que j'ai. L'humour est également très important pour vous. J'ai récemment parlé à quelqu'un qui m'a dit : « J'ai entendu une fois une conférence de Jan De Cock sur les prisons, et je ne comprends pas comment il peut y ajouter de l'humour ». Pourriez-vous expliquer cela : où se situe cet équilibre ?

[Jan]

Oui, avec cette question, quelques choses remuent en moi. Ce que j'ai voulu dire spontanément, dans tout mon cheminement religieux, et certainement aussi à l'intérieur de l'Église, j'ai aussi été triste, précisément à cause de cela. Les gens parlent de la bonne nouvelle, mais si vous restez là avec une plante triste derrière la table... C'est tellement contradictoire. Et l'image que nous érigeons de Jésus, ou que nous avons élevée, peut être accompagnée de beaucoup de malheur et de tristesse, et tout cela est si lourd. Bien sûr, il s'agit de grands problèmes et ils concernent notre bien-être social et nos structures, et ces choses doivent continuer d'être abordées. Mais je crois que Jésus était et est une personne incroyablement heureuse. Et là, je pense, il y a tout un champ devant nous que nous pouvons labourer. Quoi qu'il en soit, soyons fidèles à ce que nous croyons. Et je crois que c'est un message incroyablement heureux. Et donc, c'est ce que je veux faire avec la prédication pour le reste de ma vie.

C'est d'un côté. Si je peux me résoudre à parler avec joie des prisons, des prisonniers, et aussi des victimes, et par extension aussi des malades palliatifs, alors je n'invente rien. Je le dis-le, je suis en prison depuis 35 ans, je suis dans le ministère des malades depuis plus de vingt ans. Il y a un peu de rire là-bas. Les gens me demandent parfois : « Comment faites-vous pour tenir le coup ? » Parce que ce sont deux biotopes où il y a beaucoup d'impuissance, où il y a beaucoup de tristesse. Et je ne vais pas minimiser cela. Mais ils n'ont pas le dernier mot.

J'ai essayé d'écrire quelques histoires. Dans le livre *Doodgelukkig Leven, Hopeful Stories from the Hospital*. Ce n'est pas inventé. Ce sont les patients, ce sont leurs proches, qui apportent beaucoup de sagesse et d'humour à la table. Et cela signifie aussi que nous pouvons continuer. Il y a d'autres facteurs.

C'est bien quand on est dans une bonne équipe. C'est bien d'avoir un partenaire à qui vous pouvez vous défouler. Mais l'humour est un élément si important à travailler, peut-être pas seul, dans ces deux vignobles que je nomme maintenant.

Dans la vie tout court. Cela m'a peut-être un peu surpris quand j'ai découvert que dans ces lieux de perdition, que sont ces prisons, il y a tant de rires là-bas. Il y a tellement d'initiatives de théâtre, de chorales. Et peut-être est-ce aussi une force de ces gens eux-mêmes de garder la tête hors de l'eau dans les situations les plus folles. Vous ne pouvez pas rester à l'abri de cela.

Et la troisième, Ben, votre question pourrait vous permettre de lier un tuyau à cela. Parce que je suis pas mal tombé. Quand je suis parti au Chili en 1987 en tant que bienfaiteur, parce que nous allions détrôner Pinochet. L'un des professeurs, pendant la préparation, qui a dit : « Quatre mois, puis votre lune de miel sera terminée ». C'est ce qu'il a dit aux étudiants qui se préparaient à travailler en Amérique latine dans le domaine en développement. Et je me suis dit : « Avec tous les Chinois, mais pas avec Jan De Cock ». Pour moi, c'était cinq mois.

Et il est vrai que c'était aussi une coïncidence. Le projet avec les enfants des rues dans lequel j'étais impliqué, et surtout avec des renifleurs de colle, semblait prendre une tournure carrée. Ces jeunes ont recommencé à renifler de la colle. C'était une période où la dictature faisait rage. Des voisins ont été arrêtés, ont disparu, on ne savait pas où ils étaient. Je me suis bien entendu à ce moment-là, vraiment dans ma vie, parce que je rendais visite à des amis en prison que je reconnaissais à peine, à cause de la torture. C'était l'époque où les menaces de mort nous parvenaient. Et c'est à cette époque que la nouvelle est arrivée de Belgique que deux de mes quatre sœurs avaient été impliquées dans un accident de voiture mettant leur vie en danger. Et ils ont également été suspendus entre la vie et la mort pendant 14 jours. Ce soir-là, quand ce message est arrivé, je me suis dit : « Il n'y a pas de Dieu. Il n'y a que misère, chagrin, tribulation. Et je me retournais dans mon lit et je pleurais, en me disant : « Merde, je suis venu ici pour toi et tu n'existes pas ».

« Regardez-moi, bonne volonté. Si je trouve un point positif dans la journée écoulée, je resterai ». Et j'ai terminé ma journée jusqu'au moment de me lever. C'était tellement déconcertant, parce que je ne l'ai pas trouvé. Je ne l'ai pas trouvé. J'avais passé des heures dans un bidonville encore pire que le nôtre, où il n'y avait pas d'eau, pas d'électricité, et la plupart du temps dans la mesure de la signora Maria. Et vous pouvez prendre cela littéralement, cette mesure, c'était un morceau de carton, de plastique. Et là, elle a vécu avec huit enfants. Elle ne savait pas ce qu'elle allait donner à manger à ces enfants, car son mari avait été arrêté et avait disparu.

Et je me suis dit, j'ai écouté le chagrin, la misère de cette femme pendant trois heures. Mais dans ce désossage de ce jour-là, cet épluchage comme un oignon, soudain je l'ai vu, ce que je n'avais pas remarqué pendant la journée. Dans cette mesure, la signora Maria avait une caisse de légumes renversée, parce qu'elle n'avait pas de table. Et dessus, elle avait une boîte de conserve vide, car elle n'avait pas non plus de vase. Et il y avait mis des fleurs. Et je me suis dit : « Ah, cette signora Maria. Elle n'a pas de clou pour gratter son trou, mais elle embellit son taudis de fleurs. C'est devenu un tel symbole pour moi. J'ai sauté du lit, j'ai pris un morceau de papier et j'ai écrit « flores de signora Maria ».

Et puis, je parle de 1987, j'ai pris l'engagement. Je ne dormirai jamais avant d'avoir noté trois choses positives. Et au début, c'était réel, tordant votre journée comme une serpillière sèche, mais je me suis surpris à devenir plus sensible. J'ai pris des choses que j'avais

l'habitude de passer sans me douter. Et c'est dans les petites choses, vous savez. C'est un chauffeur de bus qui dit bonjour à des amis, ou ce bleu, que vous n'avez pas vu, mais ce bleu qui est juste venu ici pour s'asseoir sur ce caniveau.

Mais ensuite, je dis aux autres et à moi-même : « Écrivez-le ». Parce que si nous ne nous en sortons pas bien, et je sais ce que c'est que d'avoir une mauvaise journée, une mauvaise journée, j'ai toujours ça aussi, Dieu merci. Mais ensuite, je sais, alors je dois aller dans mon placard où ces livres, j'en ai depuis 1987, et puis j'en sors un, puis je commence à lire.

Je n'ai pas besoin d'arriver à la fin de la page pour qu'on me rappelle que je suis un chansar incroyable. Et je crois que la grandeur de notre existence est vraiment construite à partir de nombreuses petites choses. Et d'autres diront que c'est des phoques, moi aussi, ils sont innombrables. Et cela vous permet de rester concentré, et donc heureux.

[Ben]

Je veux revenir sur cela avec une citation que j'ai lue un jour dans votre livre. Et cela, pour moi, suscite encore des pensées très émotionnelles : « *C'est une promenade dans le brouillard de l'inconnu. Mais c'est l'occasion de faire l'expérience de ce que je crois invariablement. Où que j'aie, dans n'importe quel coin de la terre, partout où il y a des gens, je risque de faire l'expérience des choses divines. Vous donnez ce que vous obtenez, et vous obtenez ce que vous donnez. Ils appellent ça de l'amour.*

[Jan]

Est-ce que j'ai écrit ça ? Non, c'est vrai, Ben. C'est bon de l'entendre à nouveau.

[Ben]

Je pense que cela résume aussi une partie de ce que vous venez de dire. Et donne une direction de « où que je sois, et quoi qu'il arrive, je peux toujours ressentir cet amour ».

[Jan]

Merci de me le rappeler. Mais c'est vrai. Peut-être sommes-nous parfois devenus trop familiers avec « l'homme ». Mais c'est une créature tellement merveilleuse. Et qu'on lui confie, qu'on lui soit proche, qu'on en prenne soin. Oui, c'est mettre Dieu au lit. C'est le plus beau matériau de cette création. C'est l'être humain. Et certainement aussi l'homme blessé, l'homme vulnérable, parce qu'il expose le plus la grandeur de Dieu.

Et c'est pourquoi je suis une personne incroyablement privilégiée. Puissé-je venir chaque jour vers le malade, le mourant et voir Dieu s'y épanouir. Et à la fin du mois, il y a encore de l'argent sur mon compte.

[Evelyn]

Quel luxe.

[Ben]

Quel luxe, oui. Jan, quelque part dans la trentaine, si je ne me trompe pas, vers trente-quatre ans, un fait très important s'est produit. Ou une révélation très importante, je dirais.

[Evelyn]

L'âge du Christ.

[Ben]

Je pense aussi que c'est une facette très importante de votre vie. Et certainement ce qui s'est passé après. Peut-être pourriez-vous nous en dire plus à ce sujet.

[Jan]

Je soupçonne que vous faites référence à mon identité.

[Ben]

Droite.

[Jan]

Oui. Que dirai-je à cela, Ben ? Parce qu'entre-temps, nous sommes tellement d'années plus tard et tout est devenu encore plus calme et encore plus joyeux.

Mais oui, c'est l'un des côtés sombres, si j'ose dire, de mon aventure religieuse au sein de l'Église catholique. Ce n'est pas si évident, n'est-ce pas ? Être gay dans l'Église catholique et dans d'autres églises.

Et dans ce monde. Et bien sûr, je sais, Dieu merci, je peux maintenant m'épanouir dans un pays comme la Belgique. Mais cela a été assez difficile.

Je pense que très vite, même enfant, je savais qui j'étais. Mais vous grandissez dans un monde où il n'y avait pas de place pour cela, qui n'existait tout simplement pas. Maintenant, je donne à mes neveux et nièces des livres du prince et du prince, mais cela n'existait pas à l'époque.

C'est donc dans ce domaine que j'ai grandi. Dans la famille, dans le chiro, dans la paroisse, au collège. Et j'avais déjà fait des progrès considérables avant même que le terme d'homosexualité ne retentisse.

Comme je l'ai dit plus tôt, je suis parti très jeune en Amérique latine et il y a beaucoup de choses là-bas qui ont été l'enjeu de mon bonheur. Mais c'est aussi quelque chose qui m'a fait sublimer tout cela, au moins cet aspect. Vous entrez dans un monde machiste d'Amérique latine, plus une dictature où vous survivez presque.

Vous entrez vraiment dans ce mode de survie. Alors vous n'êtes vraiment pas concerné par votre affectivité, par votre sexualité. Dans ces premières années, je dormais cinq heures par nuit et pour le reste, il s'agissait de continuer avec ces enfants des rues, avec ces prisonniers politiques.

Ce n'est que lorsque je suis revenu d'Amérique latine et que j'ai commencé à étudier pour devenir prêtre. C'était déjà un programme adapté. L'évêque d'Anvers et l'évêque de Talca au Chili ont tous deux dit oui, nous n'allons pas envoyer ce Jan dans un séminaire ordinaire. J'ai donc eu un programme un peu modifié, international, fantastique dont je serai reconnaissant jusqu'à la fin de mes années. Quoi qu'il en soit, j'ai étudié ici à Bruxelles. Et c'est alors qu'il arrive qu'un autre homme me déclare sa flamme, à deux pas de mon ordination au diaconat. Et peut-être, tôt ou tard, si j'ai le temps, j'écouterai aussi quelque chose à ce sujet. Ce qui se passe alors, pour moi, c'est un sentiment de retour à la maison et donc c'est aussi divin. Je connaissais vraiment la main de Dieu là-dedans. Même si je l'ai aussi giflé

à l'époque, vous savez. Parce que j'ai vraiment vécu une expérience du désert pendant plusieurs mois. Je me sentais très seule.

Et là aussi, maintenant que j'ai accepté cela, j'ai découvert la tristesse là aussi. Comme cette église qui devrait en fait être un sanctuaire pour que tout le monde puisse s'épanouir. Il n'y en avait pas. J'y ai trouvé très peu d'écho. Et avec elle, cette solitude.

Quoi qu'il en soit, alors cet homme qui déclare son amour, cela a éveillé quelque chose de très profond en moi. Cela a résonné avec l'appel de Dieu sur ma vie. Mais en même temps, archidifficile, parce que j'étais dans mon éducation. J'allais être ordonné. Et la plus grande douleur, c'est que si j'embrassais cette identité, je savais que je ne pourrais pas retourner au Chili. Parce que je ne serais pas capable de m'y rendre librement et clairement. Cela a donc été une période assez difficile.

Mais parce que je crois encore aujourd'hui que la bonne nouvelle a aussi à voir avec la vérité et avec la lumière. Et si je ne voulais pas faire de compromis, je disais à l'évêque que je ne pouvais pas être ordonné.

Et puis cela a été un peu difficile, pas dans le sens où tous les freins ont été relâchés. Mais sur ce plan religieux, qu'est-ce que cette église signifie pour moi dans cette pièce aussi ? Et ai-je une tâche à accomplir avec cela ? Ai-je besoin de dire quelque chose à ce sujet ? Quoi qu'il en soit, mes engagements vont plus loin. Je vais continuer à travailler avec les prisonniers, je vais travailler avec les malades. Mais cela a en fait un dénouement pour moi lors de la rencontre avec Flavio. Je serai éternellement reconnaissant à ce premier homme de m'avoir déclaré son amour. Quoi qu'il en soit, aucune relation n'en a résulté. Ce n'est que dix ans plus tard.

Et dans cette émission, je pourrais peut-être dire cela. En 2007, je suis en Algérie, sur la Cendrillon, qui est une montagne désertique. La spiritualité de Charles de Foucault m'est très chère. Alors Charles de Foucault, qui travaillait, vivait en Algérie, qui a été assassiné. Son option pour les pauvres m'a certainement rapproché de Jésus-Christ aussi. Quoi qu'il en soit, c'est trop long de dire comment je me suis retrouvé là-bas en Algérie. Mais je savais, c'est un grand cadeau de rester en silence pendant une semaine. Vivre seul avec cette montagne, ce désert, cette lumière. Et de devenir si vide de soi-même, que vous ne pouvez faire le plein que du divin. J'y étais allé en me disant : « Peut-être que je risque d'obtenir la réponse à cette question : dois-je construire cette prison au Congo ? » Parce que c'était de cette période que j'étais revenu de ça. Et que cette question était là, je pense 250 000 dollars. Et je vais dans cette retraite. Et assez rapidement, j'ai reçu le message : « John, tu dois construire cette prison ». Et Dieu me pardonne encore aujourd'hui d'avoir dit : « Mais donnez-moi donc un signe. » Et le lendemain, j'ai reçu un coup de téléphone de mes parents, m'informant qu'un don anonyme de 25 000 dollars était arrivé pour la construction d'une prison au Congo. C'était vraiment... Non, pas absurde. Dieu écrit aussi parfois par le biais d'un chèque, sur votre chemin.

Mais dans la seconde moitié de cette semaine, j'ai réalisé que 2008 serait l'année de votre relation. Et voilà, en 2008, j'ai rencontré Flavio. C'était il y a 15 ans. Nous nous sommes mariés. Et je suis tellement reconnaissant. Mon vœu de mariage n'était que cette phrase : «

Cher Flavio, parmi des milliers de personnes, tu es venu à ma rencontre. Et je sais pourquoi. Car tu es l'homme qui m'a rapproché de Dieu. Veux-tu m'épouser ? Et il a dit oui !

[Evelyn]

J'allais juste dire qu'il ne pouvait pas dire non à ça.

[Jan]

Mais aussi, c'est pour le prochain podcast. Il faudrait demander à Flavio. Je vois qu'il s'est passé beaucoup de choses pour lui aussi.

Nous sommes tellement reconnaissants de pouvoir être ici. Flavio, quand nous avons appris à nous connaître, est arrivé en Belgique en provenance du Brésil l'année où 500 homosexuels ont été assassinés au Brésil. Et il est arrivé ici un peu paniqué. Lorsque nous nous promenions le long du Meir à Anvers, il regardait constamment autour de lui et derrière lui. Et quand vous voyez avec quelle chaleur ma famille a accueilli Flavio, avec quelle ouverture, et aussi dans l'aumônerie de l'hôpital, mes collègues, prêtres, religieuses, le regardent avec amour, en parlent, nous rattrapent, alors nous, regardez, les fantassins, y compris dans cette Église catholique, nous confirmons que c'est l'amour. Et donc cela vient de Dieu.

[Evelyn]

Jan, nous avons déjà parlé de votre livre depuis un moment. Nous demandons à tous nos invités s'il y a des livres qui les inspirent. Y a-t-il un livre en particulier pour vous ? Ou souhaitez-vous examiner de plus près votre propre livre ?

[Jan]

Je le ferais, bien sûr... Mais ensuite, nous sommes repartis pour un podcast de 7x45 minutes. À propos des livres Hôtel Prison, Le Tour du Monde de la Prison, Hôtel Pardon, Le Séjour avec les Victimes, Mort Vie Heureuse, À l'Hôpital.

Mais il y a un livre que j'ai lu qui m'a fait quelque chose physiquement. J'ai lu cela quand j'ai eu une hépatite au Chili. *La sagesse d'un pauvre*, d'Éloi Leclerc. Il s'agit de la crise de François. *Sabiduría de un pobre*, en espagnol. Je me suis amélioré en lisant ce livre. Physiquement, hein.

J'ai été guéri par ce livre, je pense parce qu'il y a tellement de pouvoir d'identification en lui. La souffrance de François m'a aussi conduit à la souffrance du Christ. Et cela a relativisé ma propre impuissance, ma tristesse, ma lutte, puis aussi le fait d'être physiquement terrassé par cette hépatite. J'ai vraiment, vraiment, vraiment tiré beaucoup de ce livre.

Juste pour en choisir un, hein.

[Ben]

Il est toujours difficile d'en choisir un seul. Je pense que c'est le cas pour tout le monde. La musique vous tient également beaucoup à cœur. Je te vois encore quelque part avec la guitare... Mais y a-t-il une certaine musique dont vous dites, oui, qui est toujours ce que je peux écouter, ou qui me touche, ou qui m'a vraiment fait quelque chose à l'époque, tout comme ce livre tout à l'heure.

[Jan]

Sûr. Oui. Flavio sait qu'à mes funérailles, il peut jouer Bach. Oui, ces documents ont été transmis. C'est tout ce qu'il y a à faire. À part ça, il n'a pas besoin de trop pour mes funérailles. Ensuite, je peux souffler tranquillement au gré du vent.

Mais pour moi, une grande partie de la musique remonte à mon séjour en Amérique latine. Je peux encore me plonger complètement dans *le Canto general de Pablo Neruda*, mis en musique par Mikis Theodorakis. Pour moi, c'est de la musique qui est devenue de la nourriture et de la boisson.

Mais il y a une chanson qui me touche l'âme, c'est *Yo te nombro libertad*. Il y a une histoire liée à cela. Dans cette dictature totale, un mouvement s'est développé à partir de cette église de résistance, Sebastián Acevedo. Sebastián Acevedo était un père de famille qui avait deux enfants à l'université, qui ont un jour disparu. Et par amour et désespoir de son père, cet homme avait lancé un ultimatum à la junte militaire. Si je ne sais rien de mes enfants, *je me décorerai* devant la cathédrale de Concepción. Il n'y a pas eu de réponse. Et cet homme s'immole par le feu. Et avant que le feu ne soit éteint, avant que l'homme ne meure, ces enfants sont libérés. Mais je ne sais pas s'il le savait lui-même. Cette résistance est devenue le symbole pour de nombreuses personnes au sein de l'église.

Et ils vivent, vous devez essayer de l'imaginer, sous cette tribulation. Je sais ce que c'est, un peuple qui a peur. Et c'est de là qu'est venue cette initiative, el Movimiento de Sebastián Acevedo, a voulu l'aborder chaque fois que quelqu'un disparaissait, pour le faire ressortir. Cela a toujours été communiqué, clandestinement. J'ai pu participer à quelques actions. C'est ce qui s'est passé... Il n'y avait pas de téléphone portable du tout, pas d'Internet. Mais d'une manière ou d'une autre, cela finissait toujours par tomber entre les bonnes personnes.

Je me souviens, cinq personnes du Parti communiste avaient disparu. Cinq hommes. Bien sûr, cela n'a pas fait la une des médias. Et à trois heures de l'après-midi, une action aurait lieu à l'intersection la plus fréquentée de Santiago du Chili. Nous y sommes allés à pied. Il y a tellement de gens qui passent dans la foule. Cinq contre trois. Deux pour trois. Sur le coup de trois heures, cinq chaises y apparaissent. Au milieu de cette intersection, une chemise, un pantalon et une paire de chaussures de chacun ont disparu sur chaque chaise. Et une photo de toutes les personnes impliquées et une carte bancaire. ¿Dónde está ? Il est où ? Sur chaque siège. Et puis ce mouvement. Il y avait au moins trois cents personnes. Soudain, ils se retrouvent en cercle tout autour. Et tous les piétons, tous les passants viennent s'y tenir. Et puis le Notre Père est prié et ce chant est chanté, *Yo te nombro libertad*. Cette chanson dit : « J'écris ton nom sur tous les murs de ma ville ». Nous ne sommes jamais arrivés à la dernière strophe, et il y avait les forces, avec des canons à eau et tout. Mais l'accord dans ce mouvement était « nous ne laisserons personne être arrêté ». Et donc les gens se tiennent les uns les autres. C'est déjà le cas avec le Notre Père. La puissance de cette prière, aussi. Nulle part ailleurs je n'ai ressenti cela aussi fortement que là-bas. Et puis quand cette chanson est chantée. C'est d'une puissance qui nous transcende. Et c'est pourquoi j'ai *tant d'affection pour Yo te nombro libertad* en tant que chanson.

[Evelyn]

Ça me donne la chair de poule.

[Ben]

Oui, nous marchons lentement vers la fin. De cette conversation, c'est-à-dire.

En fait, nous avons posé la même question à presque tout le monde. Dieu a été mentionné à de nombreuses reprises. Le divin, peut-être même mieux. J'ai lu un livre il y a quelque temps. Et le titre était, en anglais, mais traduit par « *Avec ou sans Dieu. Ce qui compte, c'est la façon dont vous vivez que ce en quoi vous croyez.* Et dans lequel vous croyez au but des religions dogmatiques. Si vous avez ce titre devant vous, avec tout ce que nous avons entendu jusqu'à présent. Que répondriez-vous très brièvement à cela ? Si vous dites, je suis confronté à ce titre, ou à cette affirmation.

[Jan]

Oui, alors je ne peux que m'incliner humblement devant cela. Et je le vois aussi. Au cours de mes pérégrinations, de mes études, des projets que j'ai pu réaliser, j'ai non seulement rencontré tant de personnes de cultures et de religions différentes, mais j'ai pu les appeler mes amis. Alors je sais, il y a beaucoup de chemins qui mènent à Dieu et au bonheur.

Mais là où je me distancie un peu, c'est par rapport à ce prosélytisme, à l'envie de faire du prosélytisme. Ce dont nous, en tant qu'églises, sommes parfois coupables, je le dis maintenant, et j'en fais l'expérience surtout dans les prisons... ce n'est que quand les gens me demandent "hey John, de quoi vives-tu ? Pourquoi entrez-vous et sortez-vous de prison de bonne humeur ? Ensuite, je dirai que mon nom de famille est Jésus-Christ.

Parce que pour moi, ce fils de Dieu, ce personnage, ce beau-frère, ce compagnon de route, ce rebelle, cet homme politique, c'est la chose la plus réalisable pour moi de venir à Dieu. Et je ne vais pas le cacher. Ce que j'aime beaucoup. Parce que je peux profiter d'une méditation personnelle, d'une méditation avec Flavio. Mais pour moi, c'est aussi très essentiel de former une communauté. Et puis je pense que c'est très sympa d'ériger un arbre à ce sujet avec des gens qui partagent les mêmes idées. Et de célébrer ensemble, de chanter, de fabriquer un vase ensemble et de le taper sur la table. Je suis donc content de pouvoir appeler cet enfant par son nom.

[Evelyn]

Nous allons conclure. Merci Jan pour toute votre inspiration. Et en fait, de raconter votre histoire et de nous donner tant de choses dedans.

Nous espérons que nos auditeurs en bénéficieront autant que nous en avons bénéficié. Merci et à l'une des prochaines occasions.

[Jan]

Oui, et si ce n'est pas ici, alors c'est dans l'au-delà. Merci beaucoup, vous aussi, pour la façon dont vous posez non seulement les questions, mais aussi pour votre apparence et votre émotion.

Merci, merci, merci. Bonne chance avec le podcast.

[Evelyn]

Merci.